

# La Véritable Histoire de la Grande Bibliothèque

## Du même auteur

*La Morale de l'histoire*  
*Mitterrand - Mendès France, 1943-1994*  
Seuil, « L'Épreuve des faits », 1994

*FRANÇOIS STASSE*

La Véritable Histoire  
de la Grande Bibliothèque

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR PATRICK ROTMAN

ISBN 2-02-051761-2

© Éditions du Seuil, septembre 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À mon père,  
qui m'a appris à lire Proust  
à méditer Ronsard, Rembrandt et La dolce vita  
à honorer Jean Moulin et Churchill d'Angleterre  
à écouter le chant de l'alouette*

*À ma mère,  
qui m'a donné l'envie d'une famille nombreuse  
la force de ce qui est juste  
l'espoir que sur le quai d'arrivée un être  
bienveillant attend*

## Sigles

### ***BN : Bibliothèque nationale***

C'est l'appellation utilisée depuis la Révolution française jusqu'à 1994. Elle prenait la suite de la Bibliothèque royale, fondée une première fois en 1368 par Charles V, rachetée par le duc de Bedford et dispersée en Angleterre en 1429, puis fondée définitivement par Louis XI. Elle s'est installée rue de Richelieu en 1721. Durant les périodes du Premier et du Second Empire elle prit le nom de Bibliothèque impériale pour retrouver celui de BN avec le retour de la République.

### ***BnF : Bibliothèque nationale de France***

C'est la nouvelle appellation de la BN depuis 1994.

Elle comprend à Paris trois sites ouverts au public :

- *Le site Tolbiac-François-Mitterrand*. Ce sont les nouveaux locaux du quartier Tolbiac. Ils ont été baptisés du nom de l'ancien président après sa disparition. Ils abritent les collections de livres imprimés ainsi que les collections audiovisuelles.

- *Le site Richelieu*. Ce sont les locaux de l'ancienne BN, rue de Richelieu. Ils abritent les collections dites « spécialisées », c'est-à-dire les manuscrits, les estampes et photographies, les cartes et plans, les monnaies et médailles, les partitions et autres documents du département de la musique (lequel gère également la bibliothèque-musée de l'Opéra).

- *Le site de la bibliothèque de l'Arsenal*. Rattachée en 1934 à la BN, cette bibliothèque comprend d'importantes collections de livres et de manuscrits, notamment dans les disciplines littéraires

## SIGLES

et historiques. Elle abrite en outre les collections du département des arts du spectacle, qui devraient emménager sur le site Richelieu au cours de la présente décennie. Ce département comprend une antenne décentralisée en Avignon, dans la maison Jean-Vilar.

La BnF inclut également deux sites techniques consacrés au stockage, à la conservation ou à la restauration des documents : le site de Bussy-Saint-Georges en Seine-et-Marne et le site de Sablé-sur-Sarthe.

### ***TGB : Très Grande Bibliothèque***

Ce sigle n'existe pas officiellement ! Il a été utilisé par la presse pour désigner les quatre tours du nouveau site de Tolbiac après que François Mitterrand eut annoncé en 1988 la construction d'une « très grande bibliothèque ». L'appellation correcte de ce site est *site Tolbiac-François-Mitterrand* ; il est l'un des trois sites de la BnF ouverts au public (*cf.* ci-dessus).





*Un projet terriblement français*

Il était une fois une bibliothèque telle qu'on les rêve depuis Alexandrie.

Traversez la cour, franchissez le perron, passez un petit guichet de bois et le miracle est là. Les formes arrondies de la salle de lecture conçue sous le Second Empire évoquent douceur et féminité. Les longues tables de bois caressées par des générations de savants illustres et d'amateurs obscurs semblent attendre de nouveaux compagnons tandis que les lampes d'opaline diffusent la sérénité. De fines colonnes de fonte soutiennent les hautes coupoles de verre qui, de Cordoue à Constantinople, tournent l'homme vers le ciel. Une odeur de vieux cuir descend des étagères si proches que tous les savoirs du monde paraissent offerts à la main du passant.

En hommage à la lenteur des sages, et comme par opposition prémonitoire à l'univers impatient d'Internet, l'âme des lieux enveloppe le visiteur de sa toile d'éternité. Dans le silence de sa méditation, le lecteur qui est aussi chercheur et peut-être écrivain tente d'ajouter une parcelle modeste ou géniale aux champs immenses de l'esprit.

Ici, la fête des sens présage celle de l'intelligence.

Cette bibliothèque a existé. Elle a même vécu près de trois siècles dans le vaste hôtel que Mazarin s'était attribué à Paris, à proximité du Palais-Royal, et qui est devenu, par

la grâce des Postes, le 58 de la rue de Richelieu. Elle était réservée comme un club anglais à quelques aristocrates de la littérature et de l'histoire de France. On y venait et on y revenait toujours, malgré sa vétusté et son engorgement de plus en plus préoccupants. Les amoureux l'appelaient par son petit nom : la Nationale.

Mais les sentiments ne suffisent plus quand les vieux toits laissent traverser la pluie, quand les fils électriques où de nos jours passe encore le 110 volts, risquent à tout moment de mettre le feu à l'édifice, et surtout quand, à force d'accumuler livres et manuscrits, estampes et photographies, cartes et plans, au rythme de plusieurs centaines de milliers de documents par an, les réserves de rangement s'épuisent.

À moins d'accepter la mort par asphyxie de la Bibliothèque nationale, il fallait faire quelque chose.

C'est pourquoi, le 14 juillet 1988, François Mitterrand annonce la création d'une « très grande bibliothèque d'un type entièrement nouveau ». De là vient son surnom de TGB, bien qu'en 1994 elle soit officiellement baptisée BnF (Bibliothèque nationale de France). En 1995, juste avant d'achever son second mandat, le président inaugure le nouveau site de Tolbiac. Quatre tours en forme de livres ouverts, sentinelles culturelles des bords de Seine, se dressent aux angles d'une esplanade rigoureuse. Comme par défi aux jardins suspendus de Babylone, un hectare de verdure est enfoui dans ses entrailles de verre.

En réalité, malgré l'inauguration, de nombreux aménagements restent à réaliser avant que les lieux puissent accueillir lecteurs amateurs et chercheurs professionnels. L'ouverture complète n'intervient qu'en octobre 1998.

Tout au long de ces dix années de construction, les controverses n'ont guère cessé. Au lendemain de l'ouverture, les mauvaises nouvelles se sont accumulées au point

que l'on aurait dit les lieux hantés par le mauvais œil. Accablé par les reportages calamiteux de la presse, le grand public n'a pas compris ce qui s'est passé. Face à l'énigme BnF, l'esprit frondeur de nos compatriotes a eu vite fait d'inscrire ses déboires au débit de la gabegie administrative et financière dont on affuble d'ordinaire la gestion étatique. Mais la bonne explication n'est pas là. En effet, la construction de la bibliothèque a coûté cher, mais pas beaucoup plus que l'enveloppe budgétaire prévue. La Cour des comptes, dressant le bilan en 1998, a relevé un dépassement de 8 %, ce qui est peu pour une opération de cette importance. On a déjà vu bien pire, ailleurs !

Les visiteurs étrangers ont une vision plus perspicace du problème. Ah ! Ces Français, disent-ils, leurs gènes ont conservé la fierté de Versailles et de la tour Eiffel ; ils veulent toujours jouer au plus fort, au plus intelligent, au plus grand. Et comme ils ne sont pas plus malins que les autres, eh bien, ça ne marche pas. Le diagnostic est en partie juste, car ce qui caractérise le plus la BnF, dans sa conception comme dans sa réalisation, c'est qu'il s'agit d'un projet français, terriblement français. Les penchants pour l'utopie et l'arrogance que les étrangers perçoivent d'ordinaire dans le comportement gaulois se manifestent ici de manière spectaculaire.

Cependant, le diagnostic n'est pas totalement pertinent, car le plus étonnant dans cette affaire, c'est qu'à la fin, après bien des péripéties, ça marche ! Cela doit vouloir dire que l'âme française n'est pas seulement rêveuse ou arrogante mais possède aussi quelques atouts qui font que les TGV roulent, qu'Ariane décolle et que la BnF fonctionne.

On dira peut-être qu'ayant dirigé cet établissement, aux côtés de son président, l'académicien Jean-Pierre Angremy,

de l'automne 1998 au début 2001, je suis juge et partie. Je pense sincèrement n'être ni l'un, ni l'autre. Ni partie, car je suis arrivé dans cette bibliothèque après la bataille. Je n'ai participé en rien à sa conception non plus qu'à sa construction et n'ai été chargé de sa gestion qu'à partir de son ouverture. Je n'ai donc de comptes à régler avec personne. Ni juge, ce n'est pas mon propos. Le jugement n'appartient qu'aux utilisateurs.

Mon objectif est d'expliquer ce qui s'est réellement passé. Pendant plusieurs années, ce fut impossible : les incidents, les controverses, les polémiques, accaparèrent la raison et parfois la déraison. Maintenant que le climat s'est apaisé parce que la bibliothèque fonctionne normalement, l'analyse sereine des faits est redevenue possible.

Voici donc la brève mais véritable histoire d'un projet culturel représentatif jusqu'à la caricature des défauts et du génie français.

## *Les deux corps du roi de France*

Lundi 23 octobre 1972. Journal de François Mitterrand : « La première fois que j'ai vu New York, c'était du ciel. Quel éblouissement ! On avait volé de nuit et le soleil levant n'avait pas dissipé les brumes du petit jour. Manhattan, gris et doré dans son relief géométrique, avait une douceur ronde. J'ai pensé à Botticelli. (...) Dans toute ville, je me sens empereur ou architecte – ce qui revient au même –, je tranche, je décide, j'arbitre, je condamne, et ressemble en cela à mes concitoyens : chacun fait de son goût la règle<sup>1</sup>. »

« Empereur ou architecte »... Singulière formule en ces temps républicains ! Mais elle sonne juste car elle rassemble deux formes de souveraineté. L'empereur et l'architecte, par leur pouvoir ou par leurs œuvres, traversent le temps et imposent une majesté : ce n'est pas un hasard si le Louvre a été commencé par François I<sup>er</sup> et achevé, superbement, par un chef d'État qui a disposé de la durée d'un roi.

Leurs œuvres touchent également au sacré. La forme monarchique du pouvoir, dégagée des contingences électorales, incarne un mythe, débonnaire ou tyrannique suivant les hommes ou les époques, mais toujours enveloppé d'un

1. François Mitterrand, *La Paille et le Grain*, Flammarion, 1975, p. 139.

halo religieux. Les grandes réflexions philosophiques ou historiques sur le pouvoir intègrent cette dimension. Réfléchissant à la pérennité de l'autorité suprême après que la Révolution française eut aboli le principe monarchique, Hegel a fondé son puissant système philosophique sur la sacralisation de l'État. De même, l'historien Ernst Kantorowicz a construit sa célèbre thèse sur les deux corps du roi médiéval en distinguant son corps biologique, appelé à mourir, et son corps dynastique, dont l'essence immortelle se transmet à son héritier lors de funérailles qui célèbrent l'union de Dieu et du roi<sup>1</sup>.

Les grands travaux engagés par l'État sont une incarnation moderne des deux corps du roi<sup>2</sup>. Ces cathédrales laïques s'inscrivent dans l'espace et dans la mémoire des peuples, comme une trace à la fois fonctionnelle et symbolique, datée et pérenne. Châteaux et forteresses, routes et voies fluviales, sont justifiés sur le moment par des motifs économiques ou militaires ; en réalité, leur fonction symbolique est au moins aussi grande. De Gaulle lui-même, échappant aux exemples cent fois évoqués de Chambord ou Versailles, aimait citer la réalisation du canal des Deux-Mers sous Louis XIV pour illustrer ce qu'est un grand dessein national<sup>3</sup>. La tradition de l'intervention royale dans l'engagement de grands travaux s'est perpétuée jusqu'à nous et, singulièrement, jusqu'à François Mitterrand. Ce dernier entreprend, au cours de ses deux septennats, un nombre de grands travaux inégalé depuis le Second Empire.

1. Ernst H. Kantorowicz, *Les Deux Corps du roi*, Gallimard, 1989.

2. J'emprunte le parallèle entre grands travaux et l'analyse de Kantorowicz à la remarquable thèse de doctorat de sciences politiques de Seloua Boulbina, *La Symbolique des grands travaux du président Mitterrand*, université Paris-I, 1998.

3. Cf. Maryvonne de Saint-Pulgent, *Le Gouvernement de la culture*, Gallimard, 1999, p. 244.

### *Les grands travaux mitterrandiens*

Les projets de Mitterrand relèvent presque tous de l'univers culturel. Un tel choix n'est pas neutre de la part d'un président socialiste. Il est le fruit idéologique des Lumières, du Condorcet de l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1793), puis de la République des instituteurs et des écrivains au cours des deux siècles suivants. Tous conçoivent la culture comme un instrument d'émancipation des individus vis-à-vis de traditions sociales ou d'un ordre moral favorables aux puissants. « Tout est culture », conclut Mitterrand dans sa *Lettre aux Français* du 7 avril 1988 par laquelle il se représente à leurs suffrages.

Dès 1981, il voulut et engagea une grande politique culturelle. Jack Lang en fut le héraut imaginaire et efficace. Dans le domaine de la promotion de la lecture, il crée la « Fête du livre », inspirée de celle de la musique, lance une politique de développement des bibliothèques publiques municipales et fait voter la loi sur le prix unique du livre. Cette disposition interdit les rabais promotionnels dont les grandes surfaces sont coutumières et qui mettraient en péril le réseau des petites librairies ainsi que les ouvrages de lecture exigeante, à faible tirage. Aujourd'hui encore, cette loi doit être protégée contre les assauts du libéralisme extrême, venus d'Amérique ou des grandes surfaces qui ne voient pas de différence entre un livre et un paquet de spaghettis.

La loi sur le prix unique du livre votée, François Mitterrand s'attache, au cours du premier septennat, à d'ambitieux projets culturels, mais dans d'autres domaines que celui de la lecture. Ce seront notamment le Grand Louvre, l'Opéra Bastille, l'Arche de la Défense, la Cité de la musique. La liste ne comprend pas de grande bibliothèque nouvelle.

Cette absence est étonnante de la part de l'homme d'État peut-être le plus passionné de livres que la France ait connu depuis Mazarin. Bien avant d'accéder à ses fonctions présidentielles, il fut l'ami personnel de nombreux écrivains français et étrangers ; il était un fin connaisseur de certaines œuvres littéraires, et les librairies du Quartier latin spécialisées en livres rares recevaient souvent sa visite, comme Loliée rue de Seine, Gallimard boulevard Raspail ou Claveuil rue Saint-André-des-Arts. Malgré cela, la renaissance de la Bibliothèque nationale n'est pas mise à l'ordre du jour du premier septennat. On peut donner deux explications à ce paradoxe.

La première est tout simplement que d'autres projets ont paru plus urgents. Il fallait d'abord achever ceux engagés par le président Giscard d'Estaing. Le musée d'Orsay, la Cité des sciences de La Villette et l'Institut du monde arabe eurent donc logiquement la priorité sur le reste. Ensuite, la réalisation du Grand Louvre fut placée au premier rang. Quoi de plus légitime ? Maryvonne de Saint-Pulgent, ancienne directrice du Patrimoine au ministère de la Culture, rappelle que Malraux déjà était convaincu de la pertinence de ce projet et que le directeur des Musées de France l'avait proposé dès 1950<sup>1</sup> ! On en parlait donc depuis longtemps, mais personne n'agissait. François Mitterrand, lui, l'a fait.

La justification des autres grands projets qui passèrent avant la nouvelle bibliothèque est moins évidente. La Cité de la musique a pour principale caractéristique de ne pas être conçue pour accueillir l'orchestre de Paris, lequel, chassé de la salle Pleyel, va devoir s'installer dans un troisième lieu, à nouveaux frais pour le contribuable. Quant à l'Opéra Bastille, prétendument construit en vue d'ouvrir

1. *Ibid.*, p. 249.



l'opéra au peuple, tout le monde convient aujourd'hui que cet objectif honorable de démocratisation est manqué et que les coûts de fonctionnement de l'édifice – à l'esthétique par ailleurs contestée – sont excessifs en regard de ce qu'aurait permis une bonne rénovation de la salle Garnier. Il faut donc se rendre à l'évidence : si ces projets douteux ont été engagés avant la grande bibliothèque, c'est qu'ils furent soutenus par des lobbies plus puissants que celui de la Nationale. Et c'est là que l'on touche à la seconde explication, plus sociologique, de la naissance tardive du projet de bibliothèque.

### *La fronde de la noblesse culturelle*

En 1878, dans un rapport remis au ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, le sénateur Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut, regrette vivement que la Bibliothèque nationale « n'offre pas l'ampleur et la dignité que comporte un édifice national destiné à un si noble usage<sup>1</sup> ». Il souligne que les surfaces dont dispose l'établissement n'ont pas varié depuis Louis XV. Ainsi, le projet d'acquisition des maisons très vétustes qui forment l'angle des rues Colbert et Vivienne et jouxtent les locaux de la bibliothèque a été formulé en 1822. En un demi-siècle, il n'a toujours pas avancé ! Ce projet est enfin réalisé à la fin du siècle, mais il faudra encore attendre jusqu'à 1935 pour que la grande salle de consultation des journaux et périodiques, dite « salle ovale », construite à la place des vieilles bâtisses, soit

1. *Bâtiments de la Bibliothèque nationale*, rapport de M. Barthélemy Saint-Hilaire, Paris, Imprimerie nationale, 1889, p. 11.

achevée et ouverte au public. Plus de cent ans se sont écoulés entre l'énoncé du projet et sa réalisation.

Cet épisode donne à penser que lorsque l'on évoque les problèmes de la Bibliothèque nationale, l'unité de compte, c'est le siècle. Personne ne paraît s'en émouvoir vraiment. Ni les lecteurs, plongés dans des documents si anciens qu'ils en oublient la marche du temps, ni les bibliothécaires<sup>1</sup>, si attachés à leurs méthodes qu'ils redoutent tout changement, ni bien sûr les gouvernements, trop heureux qu'on ne les assaille pas de demandes coûteuses.

Peut-être donc faut-il ne pas s'étonner que, dans le dernier rapport d'activité de la BN publié avant l'élection de François Mitterrand, on ne trouve qu'une brève allusion aux délais d'attente infligés au public aux heures d'affluence, mais guère de réflexions prospectives<sup>2</sup>. De même, en 1981 et au cours des années suivantes – les années Lang –, un vent prometteur se lève sur l'océan culturel, mais le paquebot BN ne se mobilise pas. Le paradoxe est d'autant plus grand qu'une brillante politique de la lecture publique est conduite par un directeur du Livre talentueux, Jean Gattegno. Les bibliothèques municipales bénéficient de ce renouveau tandis que la BN se tient à l'écart.

Cet immobilisme aggrave évidemment, d'année en année, la situation matérielle de la BN. La situation devient si préoccupante que François Léotard, successeur de Lang Rue de Valois, confie en janvier 1987 une mission

1. Par souci de simplification, le terme générique de *bibliothécaire* est retenu dans cet ouvrage pour désigner tous les personnels de la BnF. En réalité, ceux-ci se répartissent en plusieurs corps professionnels distincts : conservateurs, bibliothécaires, magasiniers, etc.

2. *La Bibliothèque nationale en 1976*, rapport présenté par G. Le Rider, administrateur général, La Documentation française, avril 1977.

d'évaluation de la BN à un haut fonctionnaire du ministère de la Culture, Francis Beck. Celui-ci pourrait se contenter d'un rapport factuel et prudent comme il s'en rédige des dizaines chaque année dans l'administration. Mais Beck, esprit vif et réformateur, est stupéfait de l'archaïsme et de la déréliction qu'il découvre rue de Richelieu. De plus, il sent qu'il y a un bon coup à jouer : son ministre, de droite, lui demande des idées nouvelles ; le président de la République, de gauche et notoirement passionné de littérature et d'histoire, ne peut qu'être favorable à une vision ambitieuse. La conjonction astrale paraît ainsi favorable à un *aggiornamento*.

Francis Beck saisit cette opportunité et rédige en six mois un rapport accablant sur la stratégie et les méthodes de la BN, et fait des propositions radicales, trop radicales peut-être, pour moderniser l'institution. Il recommande notamment, pour gagner de la place, de ne plus conserver les originaux de nombreux documents et de les transformer en microfiches. Il préconise également la fin du rattachement à la BN de certains départements, tels que ceux chargés des monnaies et médailles, des estampes et des arts du spectacle. La BN serait ainsi recentrée sur son noyau dur, les livres imprimés, mais s'ouvrirait par ailleurs au nouvel univers de l'audiovisuel.

Le rapport Beck est rendu public en juin 1987. Tout va dépendre de l'accueil qui lui sera fait. Du côté des intellectuels, lecteurs et chercheurs, l'accueil est simple à décrire : silence. Hormis Pierre Nora et sa revue *Le Débat*, personne ne semble considérer que la vie ou la mort de la Bibliothèque nationale, qui est pourtant leur outil de travail, mérite de lever un instant le nez au-dessus des palimpsestes évoqués par Montherlant : « Je commençais d'aller à la Bibliothèque nationale à l'âge de dix-sept ans, avec la carte de mon père... Nombreux étaient les fous, vêtus de

pèlerines à la Péguy, la barbe sociale, parlant tout haut, célibataires cent pour cent ; les clochards, en espadrilles (un d'eux avait des chaussettes en papier journal), des croûtes de crasse sur le front ; les névropathes à l'œil cerné de vampire, dévorant leur pouce, parcourus de frémissements ; les nègres pensant plus que tous les autres ; les morts vivants, déjà tout bleus, lisant des palimpsestes à l'aide d'une loupe rectangulaire, et qu'on voyait soudain se lever et monter du pas saccadé des squelettes... J'y vis, non sans respect, déjeuner Bergson<sup>1</sup>. »

Malgré les successeurs de Bergson, ce n'est pas de ce côté-ci que le rapport Beck trouvera les nouveaux bâtisseurs prêts à se retrousser les manches ! À la décharge des lecteurs de la BN, il est vrai qu'ils ne constituent pas une collectivité. Ils sont issus d'horizons différents, entreprennent des travaux de recherche individuels et ne se côtoient que par la fréquentation éphémère et silencieuse d'une même salle de lecture. Rien donc qui prédispose à la formation d'un groupe de pression : la République des lettres à laquelle appartiennent les lecteurs de la BN n'est pas et ne peut pas être un syndicat professionnel.

Le plus grave est que le rapport Beck ne trouve pas non plus de soutien du côté de la BN. En effet, mis à part quelques positions courageuses mais minoritaires, telles que celle de Jacqueline Sanson qui voit dans ce rapport une « perestroïka salutaire<sup>2</sup> », le corps des conservateurs, dont relèvent les cadres supérieurs de la BN, se braque contre lui. Il est important de comprendre pourquoi, car le moment est crucial. Nous sommes quelques mois avant la décision de François Mitterrand de créer une nouvelle

1. Henry de Montherlant, *Le Fichier parisien*, Gallimard, 1974, p. 147.

2. *Le Débat*, n° 48, janvier 1988, p. 65.

Vanessa Schneider  
*La Déprime des politiques*, 2001

Vincent Giret et Bernard Pellegrin  
*Vingt Ans de pouvoir (1981-2001)*, 2001

Florent Leclercq et Pascale Sauvage  
*Paris à tout prix. Histoires secrètes d'une élection*, 2001

Pierre Abramovici (enquête avec Carine Mournaud)  
*Un rocher bien occupé. Monaco pendant la guerre (1939-1945)*, 2001

Monique Hervo  
*Chroniques du bidonville. Nanterre en guerre d'Algérie*, 2001

Sylvie Maligorne  
*Duel au sommet. Jospin-Chirac, cinq ans de guerre*, 2002

Cécile Amar et Ariane Chemin  
*Jospin et C<sup>ie</sup>. Histoire de la gauche plurielle (1993-2002)*, 2002

Jérôme Cathala et Jean-Baptiste Prédali  
*Nous nous sommes tant haïs (1997-2002), voyage au centre de la droite*, 2002

Denis Pingaud  
*La Longue Marche de José Bové*, 2002

Denis Labayle  
*Tempête sur l'hôpital*, 2002

Patrick Rotman  
*L'Ennemi intime*, 2002

Pierre-Alban Thomas  
*Les Désarrois d'un officier en Algérie*, 2002

Rémi Kauffer  
*OAS, la guerre franco-française d'Algérie*, 2002

Pascal Lamy  
*L'Europe en première ligne*, 2002

Michaël Prazan  
*Les Fanatiques. Histoire de l'Armée rouge japonaise*, 2002

Hélène Constanty  
*Le Lobby de la gâchette*, 2002

Pascal Boniface  
*La terre est ronde comme un ballon. Géopolitique du football*, 2002

